

Reportage

Médecine traditionnelle : de la consultation au traitement des patients

Line Renette ALOMO

Libreville/Gabon

Pendant une journée, notre équipe de reporters a assisté au travail des tradithérapeutes de l'Institut de pharmacopée et de médecine traditionnelle (Iphametra) de Sibang. Elle a ainsi pu voir la fabrication des décoctions à base d'écorces et de plantes. Elle a également vu des hommes et femmes qui ont fait le choix de cette médecine ancestrale. Ici, point de devinettes, ni de spéculation quant à la pathologie dont souffre le patient. Ici aussi, le médicament est à portée de main et a une seule forme : liquide, et donc buvable.

INSTITUT de pharmacopée et de médecine traditionnelle (Iphametra), ce mercredi matin, il est 10 heures. Sous un manguier, une femme, arborant un cache-nez, broie, dans une machine dédiée à cet usage, des écorces séchées et autres feuilles. Assurément pour des décoctions futures. Sur la terrasse, une autre scelle avec du ruban adhésif, des bouteilles recyclées d'eau minérale remplies de liquide aux couleurs diverses et variées. Dans l'air, des odeurs indescriptibles flottent : de l'ail, du citron, des écorces et bien d'autres.

A l'intérieur, une autre dame affectée à la réception nous reçoit. Elle nous informe du coût symbolique de la consultation et, est prête à prendre nos paramètres. Ici encore, pas de tapis, ni de bougie, ni de plumes, encore moins de scories, bref, tous ces accessoires que l'on trouve chez les "ngangas" et qui pourraient susciter la peur. Les hommes et femmes à l'Iphametra sont normalement habillés, montent et descendent presque toujours avec des écorces en main. Autre constat fait là-bas : point d'affluence, comme dans les hôpitaux. Pourtant, la consultation ressemble, à s'y méprendre, à celle d'un établissement sanitaire ordinaire. D'ailleurs, la quasi-totalité des malades ici reviennent des hôpitaux et possèdent donc des diagnostics établis par un toubib. La raison est simple, assène le responsable du cabinet Meta, le Dr Oscar-Bruce Metandoumipo : « *Nous ne jouons pas aux devinettes!* »

CONSENTEMENT ÉCLAIRÉ. À Iphametra par ailleurs, les cabinets portent les noms de leur docteur traitant. Il y a des spécialités, mais tout le

monde touche à tout, ou presque. Les malades sont donc orientés vers le toubib disponible. Au cabinet Meta, par exemple, nous avons surpris le Dr Metandoumipo, botaniste de formation, recevant une dame d'un certain âge. Son bureau, une véritable caverne d'Ali Baba, est un capharnaüm d'écorces et de décoctions, éparpillées à tous les coins. Heureusement que des étiquettes, bien en vue, permettent à l'homme de se repérer.

La dame qu'il reçoit raconte qu'à la suite d'une hypertension, aujourd'hui maîtrisée, elle vit avec des séquelles inconfortables de la tremblote. Tout son être en est affecté. Elle est là ce matin à la recherche de la solution qui atténuera, à défaut, qui stoppera ces tremblotes. D'emblée, on prend ses paramètres et lui ouvre un dossier de suivi médical qui prévoit, en fin de traitement, un témoignage de guérison (lire par ailleurs). Elle doit, en outre, remplir une fiche de consentement éclairé. Peu de temps après, elle ressort du cabinet Meta avec sa bouteille de médicaments (décoction), une prescription pour sa consommation et une recommandation d'envoyer quelqu'un le lendemain, pour lui prendre le complément du produit. « *Quand le patient sait déjà de quoi il souffre, nous lui donnons, après consultation, des médicaments. S'il ne sait pas, nous l'envoyons à l'hôpital faire des examens qui orienteront nos prescriptions* », révèle le Dr Metandoumipo.

Mais pourquoi venir ici plutôt qu'ailleurs? « *Parce que nous ne sommes pas des ngangas, mais des thérapeutes. Moi qui vous parle, je suis botaniste, ce*



Photo : LLUM

Des décoctions et autres écorces utilisées à l'Iphametra pour redonner la santé aux malades.

qui me donne des compétences pour connaître les plantes. Nous ne faisons aucun rituel ici, nous travaillons juste avec des plantes aux propriétés médicinales avérées », répond-il.

MEDECINE DE DERNIER RECOURS.

Autre cabinet, celui OK 56 du Dr Paul Okouma. Même bazar. Partout, des décoctions, auxquelles il faut ajouter un ordinateur, une gazinière pour la cuisson des écorces ou la transformation en décoction, et un four pour le séchage des écorces et des feuilles. Paul Okouma, tout aussi botaniste, précise que les produits autour de lui, prêts à la consommation pour d'éventuelles guérisons, sont testés pour vérifier leur toxicité. « *Les produits sont suivis par la phytochimie, pour voir s'ils ne sont pas toxiques pour l'homme. On ne les donne pas au pif, ils sont testés avant d'être proposés en traitement, car je fais de la recherche scientifique, et ceci est le résultat de ce travail* », se gargarise-t-il. En fait, à Iphametra, on redonne espoir aux diabé-

tiques, aux hypertendus, aux femmes et hommes stériles... Des produits là-bas permettent de ramener le taux de glycémie à des seuils acceptables, de baisser des tensions élevées. Car, en fin de compte, l'on ne reçoit ici que des patients bien connus des hôpitaux. Ce qui ne fait pas forcément de la médecine traditionnelle une médecine de dernier recours. Au risque de la réduire à quelque chose de banal, alors qu'elle est une médecine à part entière, reconnue par l'Organisation mondiale de la santé (OMS), précise le Pr Henri Paul Bouroubou, directeur de l'Iphametra.

« *Les deux médecines se valent. Chacune a sa méthodologie, ses outils. Et ce à quoi s'attelle le gouvernement : que notre médecine se hisse à un niveau où elle ne ferait plus peur aux malades, mais qu'elle soit égale à la moderne. Entendu que les deux médecines ne traitent pas toujours des mêmes pathologies. La nôtre traite aussi bien les aspects physiques palpables qu'inexplicables* », termine-t-il.



Photo : LLUM

Le Pr Henri Paul Bouroubou, directeur de l'Iphametra.

Et aussi... Témoignage Un choix personnel et volontaire

L. R. A.

Libreville/Gabon

N.A.B a 43 ans. Un matin, il y a 3 ans, il s'est réveillé avec le pied gauche enflé. Il s'en est inquiété sans plus, parce qu'aucune douleur n'accompagnait cet état de fait. Un mois plus tard, une pluie d'abcès a infecté la zone déjà enflée, qui a encore pris du volume. « *Là, ça devenait sérieux* », se souvient-il.

À l'hôpital général où il se rend pour une consultation, pense-t-il de routine, il est interné pour un mois. Les abcès vont être incisés, les plaies cicatrisées. Il rentre chez lui, confiant que le mal est derrière lui.

Mais une fois le traitement, à suivre, terminé, le mal et les abcès reprennent de plus belle. Il repart à l'hôpital, cette fois à "Union médicale". Les examens révèlent qu'une mycose des orteils s'est déportée dans sa jambe. D'où son état. Le traitement donné calme effectivement la douleur. Mais le cycle guérison-maladie se poursuit. Jusqu'au jour où, fatigué, N.A.B décide de tester la médecine traditionnelle proposée par Iphametra.

Dans une démarche personnelle et volontaire, et surtout animé du désir de tester une autre recette médicinale, il arrive à Iphametra, il y a un mois. Après qu'il a raconté son histoire, il apprend qu'il souffre de ce que l'on appelle dans le jargon bien de chez nous, "un fusil nocturne". Le traitement reçu par la suite est fait des massages aux huiles et des bouteilles de médicaments avalés. Le pied de notre homme retrouve un aspect normal. Il met à nouveau des chaussures. Il n'est pas au bout de ses peines, mais il pressent que cette fois il est tout près du fin mot de l'histoire de son mal. « *Cette expérience positive avec la bonne vieille médecine de chez nous m'a réconcilié avec elle. J'ai été surpris par sa qualité, même si j'étais prêt à tout pour en finir avec ce qui m'arrivait. Aujourd'hui, je pense que nos gouvernants feraient mieux de la doter de moyens pour qu'elle s'exprime plus* », termine N.A.B.



Photo : LLUM

Des tradithérapeutes et leur décoctions médicamenteuses.